



La mouvance de la population¹ : entrevue avec Alain O'Leary

ANNE LAVOIE



L'entrevue a été réalisée le 10 avril 1998, en présence de Françoise Poissonnier-O'Leary, son épouse. Nous avons passé de longues minutes ensemble à discuter bien simplement. Durant cette entrevue, il m'a raconté son cheminement et les déplacements qu'il a faits au cours des dernières années. Ceux-ci ont parfois été choisis et délibérés, mais la plupart du temps, ils ont été commandés par la nécessité d'étudier ou de travailler. Alain O'Leary et son épouse Françoise sont des gens qui aiment voyager. Le texte nous livrera d'ailleurs leur vision contemporaine sur les déplacements des gens. Ce sont également des gens très impliqués socialement.

Les origines

Alain O'Leary est né à Rivière-Bleue dans le Témiscouata, le 16 septembre 1943. Il est d'origine irlandaise. Il fait partie de la cinquième génération des O'Leary immigrés au Canada. En effet, son arrière-arrière-grand-père, James O'Leary est arrivé sur le continent en 1818 à titre de chirurgien de l'armée britannique en garnison à Québec. Le 8 septembre de la même année, il épouse Josephite Tourangeau et est nommé médecin du gouverneur du Canada, Lord Dalhousie. Il ne peut cependant avoir son permis de pratiquer la médecine au Canada qu'à partir de 1822.

Ses parents, James O'Leary de Saint-Pascal et Irène Vermeersch de souche belge, originaire de Richmond en Estrie, se sont mariés à Rivière-Bleue, le 22 novembre 1920. De cette union, sont nés quatorze enfants soit sept filles et autant de garçons dont Alain. Ils sont partis de Montréal pour s'établir sur ce nouveau territoire de colonisation situé dans le Témiscouata au Bas-Saint-Laurent.

Un premier départ puis bien d'autres

Lorsqu'on habite dans un petit village, il arrive souvent que l'on doive

le quitter un jour si on veut poursuivre ses études. C'est précisément le cas d'Alain O'Leary. En effet, en 1957, âgé de 13 ans, Alain quitte son petit village paisible de Rivière-Bleue pour le village voisin. Il se rend à Sully chez les Clercs de Saint-Viateur. Il y passera les six prochaines années de sa vie à étudier. Mais il doit, par la suite, partir encore plus loin. Cette fois, il prend la direction de Rimouski où, de 1963 à 1965, il étudie à l'école technique de cette ville.

Mais ses déplacements ne s'arrêtent pas là. Loin de retourner dans son village natal, Alain prend une nouvelle direction. C'est l'air salin du fleuve qui l'appelle. Il le traverse et se retrouve sur la Côte-Nord, plus précisément à Baie-Comeau. Pendant deux ans, Alain O'Leary y demeure à titre d'employé de l'aluminerie Reynold's. «*Il fallait bien gagner de l'argent si on voulait étudier*», dit-il.

Les études et les formations diverses ont toujours eu une grande importance dans la vie de ce globe-trotteur. Elles ont d'ailleurs ponctué toute sa vie. Bon nombre de ses départs sont marqués par un retour aux études. Ainsi en est-il de ce retour à Rimouski en 1967. Alain O'Leary s'inscrit, cette fois, à l'école Paul-Hubert. En 1968, il s'inscrit au Cégep de Rimouski où il complète, un cours en dessin industriel.

Sans travail à la fin de ce cours, il donne son nom à titre de coopérant volontaire au Service universitaire canadien outre-mer et s'envole pour l'Afrique. Il restera deux ans au Burkina Faso, la Haute-Volta de l'époque. En 1970, satisfait de cette expérience des plus enrichissantes, il revient au pays. Un bref séjour de quelques mois à Baie-Comeau l'amène à effectuer la comptabilité dans un hôtel de la ville. Mais les études l'appellent encore. Il s'inscrit donc à nouveau au Cégep de Rimouski, mais en comptabilité, cette fois. Cette formation, d'une durée de trois ans, l'amène à travailler pour

Statistique Canada. Ainsi, en mai 1974, il quitte le Bas-Saint-Laurent pour la capitale nationale, Ottawa.

Cette aventure sera, elle aussi, de courte durée. «*Les compagnies cherchaient des gens capables pour réaliser des projets outre-mer*», lance Alain O'Leary. C'est ainsi que la compagnie Lavalin le recrute et l'envoie à l'étranger. Cette fois, il prend la route du Niger où il passera les deux années suivantes. Le projet du gouvernement canadien consiste principalement à exécuter des forages afin de construire des routes. Durant ces vingt-quatre mois passés au Niger, il a également eu l'opportunité de travailler à la construction de puits pour faciliter l'approvisionnement en eau des villageois.

L'année 1976 marque la fin de son contrat avec la compagnie Lavalin. L'appel des études se fait une fois de plus sentir. Alain O'Leary reprend donc la route du Bas du Fleuve et s'inscrit à un certificat en sciences comptables à l'Université du Québec à Rimouski. Puis, nouveau départ vers l'Afrique. Les Caisses Desjardins l'embauchent comme responsable de projet. Il retourne donc au Burkina Faso. Mais là, une surprise l'attend : l'amour. Alain fait donc la connaissance de Françoise Poissonnier, originaire de Lille, une ville du nord de la France. Il l'épousera en 1979.

Mais pour le moment, ils repartent chacun de leur côté. Elle rejoint la France et lui, son contrat terminé, regagne le Québec. Sans emploi, il retrouve la maison paternelle et son village de Rivière-Bleue. «*C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'on commençait à avoir de la difficulté à se trouver de l'emploi*», avait-il remarqué. C'était, en effet, le début d'une longue récession économique qui a durement frappé tout le Québec.

Chanceux malgré tout, notre voyageur se déniche tout de même un

emploi. En 1978, il entre au service d'Hydro-Québec. «*L'une des conditions pour travailler chez Hydro-Québec c'est d'aimer voyager. La main-d'oeuvre doit accepter la mobilité*», soutient Alain O'Leary. Cette mobilité, monsieur O'Leary a dû l'accepter lui aussi. En août 1980, il change de centrale syndicale et la compagnie le transfère alors à Gaspé. Il quitte la Gaspésie en juillet 1981 et reprend la route du Bas-Saint-Laurent jusqu'à Rimouski où il va continuer à travailler pour Hydro-Québec.

En 1985, Alain prend un congé sans solde et il foule de nouveau le sol africain. Mais cette fois, il est accompagné de son épouse Françoise et de ses deux enfants Élise âgée 4 ans et Patrick, 2 ans. Ensemble, ils participent à un programme d'aide à l'enfance au Mali. Ils y resteront deux ans avant de revenir au Québec. La petite famille revient s'établir à Rimouski où Alain retrouve son poste au sein de la compagnie d'État.

À partir de 1987, Alain O'Leary se sédentarise un peu. Toutefois, son travail l'oblige à de courts mais fréquents déplacements. Ainsi, doit-il suivre une formation à Limoilou en 1990 et une autre en génie civil à Montréal en 1994. De plus, il est constamment appelé à se déplacer partout sur le territoire. En octobre 1998, il a de nouveau retrouvé les bancs de l'école. En effet, Alain O'Leary est retourné suivre une formation en électricité à Québec en vue d'une promotion à Hydro-Québec.

Tout comme lui, son épouse adore les voyages. N'oublions pas qu'ils se sont rencontrés en Afrique et qu'ils se sont établis au Québec. Elle a laissé sa famille sur l'autre continent. À tous les deux ans, ils effectuent un voyage chez leurs parents français. Les voyages font donc partie intégrante de cette famille possédant une double nationalité.

Pourquoi partir?

Au fil des ans, Alain O'Leary s'est donc considérablement déplacé et ce, tant sur les routes du Québec qu'à l'étranger. Ses allées et venues ont, dans la majorité des cas, été conditionnées par des raisons majeures tels les études et le travail. «*On se déplaçait là où il y avait de l'emploi*», a-t-il confié lors de l'entrevue. Alain O'Leary avoue qu'il a peut-être

les voyages dans le sang et que cela lui vient sans doute de ses origines. En effet, un grand nombre d'Irlandais ont quitté leur pays d'origine pour tenter de fuir les épidémies. Beaucoup ont immigré au Canada. C'est le cas de James O'Leary, mais celui-ci est cependant arrivé avant les immigrations massives. «*C'est le propre des Celtes de se déplacer*», ajoute-t-il.

Alain O'Leary est une personne qui pose un regard réaliste sur les situations de la vie. Ainsi il est bien conscient que lorsqu'on vit dans un petit village, on doit obligatoirement s'attendre à devoir le quitter un jour ou l'autre soit pour aller étudier, soit pour travailler. Ainsi, Alain n'est pas le seul de sa famille à avoir quitté son village natal. Leurs parents possédaient une terre à Rivière-Bleue mais aucun membre de la famille n'a souhaité prendre la relève. Deux de ses frères ont quitté la région et ont pris la direction de Baie-Comeau. Les deux autres demeurent à Maniwaki dans l'Outaouais où ils vivent du travail du bois. Deux de ses soeurs se sont mariées et sont parties vivre dans la région de Montréal, une autre est religieuse à Rimouski, mais elle aussi a résidé dans différents endroits. Ses deux autres soeurs demeurent toujours à Rivière-Bleue. Mais fait intéressant, l'un des beaux-frères qui a travaillé toute sa vie active aux États-Unis a récemment pris sa retraite et est revenu dans le village d'origine. C'est donc un retour aux sources qui s'effectue. En sera-t-il ainsi pour Alain? L'histoire ne le dit pas!

Y a-t-il encore un avenir pour les régions au Québec?

Les petites municipalités ont-elles encore un avenir? «*Le plus dynamique s'en va. Les déplacements sont plus longs qu'avant. C'est-à-dire qu'on ne s'arrête même plus dans les petites villes, on va tout de suite dans les grandes villes*», remarque le couple O'Leary. De plus, on voyage aujourd'hui beaucoup plus facilement qu'il y a vingt ans.

Mais Alain et Françoise constatent que ce sont toujours les mêmes raisons qui poussent les gens à partir: les études, le travail, les amours et la famille. Cependant, un désir de faire quelque chose de différent et d'utile s'est ajouté aux raisons déjà existantes. Ce désir est vraisemblablement conditionné par la situation écono-

mique pas toujours reluisante. Françoise O'Leary, bien connue pour ses implications diverses auprès des pays en voie de développement, soutient qu'il ne se passe à peu près pas une semaine sans qu'on lui demande des informations concernant les programmes d'aide ou les stages de fin d'études dans ces pays. «*Ce sont surtout des jeunes du cégep ou de l'université qui demandent des informations. Ils veulent partir parce qu'il n'y a pas d'emploi et qu'ils veulent se sentir utiles. C'est l'attrait de la nouveauté, car ils pensent qu'ils n'ont rien à découvrir ici*», dit-elle. Comme quoi plus ça change, plus c'est pareil!

Comme on a pu le constater, les déplacements plus ou moins longs font partie intégrante de la vie d'Alain O'Leary. De plus, il est bien conscient que le monde du travail favorise voire même oblige une certaine mobilité. C'est du moins vrai pour certaines grandes entreprises comme Hydro-Québec où la mobilité devient, en quelque sorte, critère d'embauche. Si aujourd'hui on voyage plus souvent, plus loin et plus facilement qu'avant, les principales raisons de cette mobilité n'ont toutefois pas changé: les études et le travail. Mais aujourd'hui, on ne se contente pas de penser uniquement à se déplacer à l'intérieur de sa région. On traverse tout le pays d'une région à l'autre, et principalement d'une ville vers une ville encore plus importante. Il n'y a plus de frontières. On passe maintenant allègrement d'un pays à l'autre. Et autre facteur nouveau, on voyage aujourd'hui par plaisir, par goût et aussi par souci des autres. On veut se rendre utile tout en visitant du pays et en augmentant ses connaissances. Quoi de plus normal, car après tout ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse?

Notes

1. Dans le cadre du cours *Espace et mouvements au Québec* donné par Paul Larocque, les étudiants devaient réaliser une entrevue pour illustrer la mobilité. Ce texte constitue le premier d'une série que nous diffuserons dans les prochains numéros de l'Estuaire.